

20

331

Demain - Auger 18 Avr

# Apprentissage de la Jeune

par Gonzague TRUC

LA jeunesse de l'esprit est quelque chose qui vient avec l'âge. Qu'on ne voit pas dans ces mots, le vain amusement d'un paradoxe. Il est vrai que nous naissons vieux de quelque manière: nous recevons un héritage que d'abord nous ne prenons pas le temps d'examiner, que parfois nous n'examinons jamais; nous pensons avec les idées de nos pères, de nos grands-pères, de nos maîtres, de nos amis, ces amis que nous les prenions dans les livres ou parmi les vivants. Ou, quand nous prétendons, par réaction, nous révolter et nous dresser contre eux, c'est avec une naïveté qui nous rejette à une puérilité non moins puérile et sénile encore.

Ce qui est neuf dans la jeunesse, c'est la peau, les organes, la force et la fraîcheur des impressions. Les soleils y sont plus chauds, les froids plus vifs et plus roboratifs, les enthousiasmes plus faciles. Et c'est cela qui sauve tout, c'est cela qui, s'attachant à de vieilles idéologies ou à des lieux communs du sentiment, leur donnent une fraîcheur nouvelle. Ce qu'il faut que les jeunes gens sachent, c'est qu'ils ne resteront pas toujours des jeunes gens, que les vieux systèmes qu'ils soutiennent ne tarderont pas à laisser reparaitre la corde, que leurs idoles tomberont et qu'ils doivent préparer l'avenir par un dur travail sur eux-mêmes à quoi ils ne sont guère accoutumés.

Nous comprenons particulièrement ceux d'aujourd'hui. Nous les trouvons avec sympathie jusque dans leurs erreurs et dans leurs humeurs, et nous aurons le courage de leur dire ce qu'il faut leur dire. Ils vivent dans un pays démolé, et ils reprochent amèrement à leurs aînés de l'avoir laissé démolir. Ils crient leurs déceptions et leur colère. Dans une brochure que nous avons sous les yeux: *Que veut la jeunesse française?* l'auteur, M. Pierre Desvougues, écrit: « En face de notre trouble, nous n'avons jamais trouvé qu'une incompréhension à peu près stable. Dans les Ecoles, dans la vie, dans la politique et, pour la plupart, jusque dans les familles. » Et en effet, que rencontrent-ils sans se le définir peut-être assez bien: dans l'Etat l'égoïsme social, dans la famille l'égoïsme étroit familial, dans la passion bientôt, l'égoïsme passionnel, le plus obus. Qu'ils prennent garde à ce mot d'« égoïsme » qui revient.

Naturellement, pour redresser une action qui a eu des conséquences si néfastes ils se tournent vers l'action, naturellement, leurrés par des idées, ils mettent en suspicion les idées, peut-être l'intelligence. C'est ici qu'ils risquent de dévier à leur tour. Dans cette même brochure de M. Desvougues nous trouvons un plan de réforme où il est surtout question d'une organisation externe et où il n'y a pas un examen suffisant des principes; dans un fascicule des « Cahiers français », *Jeunesse*, nous entendons l'appel à un « réalisme exclusif de toute sensiblerie, de tout appel à la conscience universelle... » Et certes nous approuvons cette méfiance d'une certaine forme de sentiment, de certaines généralités de l'éloquence. Ce que nous voudrions rappeler à ces jeunes gens de bonne vo-

lonté, c'est qu'il y a une tentation conjuguée de la violence et de la paresse et que ce qui est premier dans l'action, ce n'est pas l'action, mais la pensée.

A vingt ans, et même plus tard, il est plus facile, quand on se porte bien, de donner un coup de poing que d'établir un raisonnement correct, il est plus facile de suivre la doctrine de M. André Gide — auquel je vois avec plaisir qu'on pense moins — que celle d'Epictète ou de Marc-Aurèle,

Nous voulons dire par là que l'action n'est pas première, qu'elle n'est qu'une conséquence, le fruit de la méditation et qu'il importe par suite que, d'abord, la méditation soit bonne; nous voulons dire aussi qu'il n'y a de réforme, de « révolution » efficace, même pour autrui, que celle qui commence par soi.

Nos jeunes gens s'élèvent contre l'individualisme, et ils n'ont pas tort s'ils entendent pas « individualisme » un « culte du moi » tourné au dilettantisme; ils se réclament de l'esprit de corporation ou d'équipe et ils ont raison s'il leur souvient qu'il y a aussi une tyrannie des collectivités et que ce n'est pas la moindre.

Qu'ils veuillent bien considérer de plus que, dans les arrangements du monde qu'on leur propose ou qu'ils se proposent, une bien grande part est faite à l'organisation externe, politique ou sociale, et qu'on y voit moins bien la part des éléments moraux ou spirituels. Or, c'est de ceux-ci que part le reste. Jésus n'avait pas de programme social. Il voulait qu'on paye le tribut à César. Mais il détruisait César.

Accordons maintenant à nos jeunes gens que tout ce qu'ils trouvent devant eux est lamentable et qu'ils n'ont que trop de raisons de croire que rien n'est changé. Sur leur pays renversé par la catastrophe, ils n'ont point senti passer encore ce souffle de pitié, de piété, de véritable patriotisme qui seul le relèvera; ils voient le même esprit animer une administration indigente et parfois les mêmes hommes y présider; ils sentent la famille se durcir encore sous la misère; l'enseignement qu'ils reçoivent dans les écoles, malgré tout ce qu'on a dit là-dessus, demeure à peu près vide de tout contenu humain et tourné à la seule préparation d'examens stupides; les conditions de vie qui leur sont faites sont de plus en plus précaires, quant elles ne leur offrent point des mirages dangereux. Vraiment, il y aurait de quoi désespérer.

Il y a un apprentissage de la jeunesse. Nous voudrions aider nos jeunes gens à devenir jeunes. Ils y mettront peut-être longtemps, ce sera dur, mais de leur effort viendra leur joie, leur salut et le salut commun. Mais il faudra qu'ils combattent en eux l'esprit de vieillesse, qui est un esprit de tout âge, et qu'ils se persuadent de cette autre vérité — capitale — qu'il n'y a de progrès moral qu'individuel, et que le progrès collectif vient de celui-là. C'était l'avis de Delacroix que l'excellence de sa peinture n'empêchait point de penser.

G. T.

18 Avril 43